

Abonné de la Nouvelle-Orléans

WEEKLY PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS CHAMBER OF COMMERCE

Office: 323 rue de la Canaille, New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. 701 SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 40 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 24 mai 1912.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., La.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Values for 7h du matin, midi, 3 P.M., 6 P.M.

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- Des Ailes, J.-H. Rosny aîné. Une Méprise, Charles Foley. Le Coup de la dernière Heure. Chez les Chiens. Un drame dans une riche, Cunisset-Carnot. Le Père, Jean Bouvier. L'Hôte d'un Soir. Cuisine. Près du bonheur, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Moulay Hafid en a assez.

Le sultan du Maroc vient de pétitionner ses menaces d'abdication. Dans une dépêche adressée hier au "Matin", le correspondant de ce journal à Fez annonce que Moulay Hafid est bien décidé cette fois à quitter le pouvoir. Plein d'astuce le sultan a voulu utiliser les procédés les plus modernes pour faire connaître ses intentions, car il ne lui suffit plus aujourd'hui de se plaindre à huis-clos. Il a écrit ses plaintes sur la voie publique. Tous les journaux les reproduisent.

Moulay Hafid avait récemment manifesté le désir de faire un voyage à Rabat et de là pousser une pointe jusqu'à Paris. Il n'avait pas été déçu de ce désir et on l'avait prié de remettre son voyage à plus tard. Il est probable que sa nouvelle menace d'abdication a pour but principal de forcer la main au gouvernement français.

Le sultan actuel, obligé de condamner publiquement les massacres des 17-18 avril dans lesquels on ne saura jamais si et dans quelle mesure il a été complice, contraint d'accepter, sous la dénomination de formalité, la tenue d'un général français qui sera le véritable souverain, doit redouter, plus encore que l'abandon de son pouvoir, le poignard ou les balles des fraternités musulmanes demeurées puissantes au Maroc. Peut-être a-t-il reçu quelque avertissement et languit-il de se trouver en exil, relative à Rabat, plus complète encore sur les boulevards.

Paris, 24 mai.—Le correspondant spécial du "Matin" à Fez, dans une dépêche sous date du 23 mai, mande que le sultan Moulay Hafid est fermement décidé à abdiquer et n'attend plus que l'arrivée du général Lyautey Fez pour le faire.

La vente Bonnot.

La grande curiosité n'existe plus. Sans doute, il se fait encore un fort commerce de potiches. Mais la vente Bonnot a donné de bien pauvres résultats. C'était pourtant une des grandes ventes de l'année, sinon par l'importance de la collection, du moins par la personne du défunt propriétaire, qui avait fait du bruit dans le monde entier. On a donc vendu, Choisy-le-Roi, les objets provenant de la succession du bandit fusillé voici quinze jours. Cinq cents amateurs étaient là. Les journalistes étaient nombreux et nombreux les photographes. On regrette l'absence du lord anglais, généreux et excentrique, qui aurait montré dans quelque château enveloppé de terre et hanté par les fantômes, des souvenirs de l'assassin: le même lord enfilé, qui casse les pierres des monuments, achète dans les châteaux de la Loire des morceaux des chasses de François Ier et détache les morts pour ajouter un doigt aux richesses de ses vitrines. Mais il semble que, soit Anglais, magnifique et bizarre, soit lui-même défunt. Peut-être n'a-t-il jamais vécu. Il est vrai que les lots n'étaient pas fort riches. L'un d'eux était une suite de boîtes ayant appartenu à des boîtes de conserves, mais sans intérêt épigraphique. Un autre était de verres et de carafes. Seuls les portraits de famille étaient des pièces d'importance. Mais un japonais de femme était pour les rêveurs un événement sans prix. Il s'est vendu 7 francs. Tout cela est assez misérable. Il

est vrai que dans cent ans tout cela serait incalculable. Une cotte de barre, portée par la maîtrise de Cartouche, serait digne de tous les musées. Mais il faut le temps. Et puis le bandit moderne se prête mal à l'empaillage et à la distribution en vitrines, boîtes et panoplies. Un tromblon accroché avec honneur à un manteau couleur de muraille se drapait. Un couteau à encoches, dont chacune marquait un meurtre, se donnait à des amis en souvenir. Mais les gens d'aujourd'hui portent des ceintures, des casquettes, ils fument en automobile; même dans une série un peu basse d'époque, il est bien difficile d'introduire un châtiment.

Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck avait prédit le naufrage...

Les artistes et les littérateurs belges vont fêter dans quelques jours, on le sait, M. Maurice Maeterlinck, l'auteur récent du prix Nobel. Ce n'est point aisément qu'ils ont obtenu leur célèbre compatriote: il promette qu'il assisterait à ces solennités, car M. Maurice Maeterlinck a l'horreur des manifestations publiques, et il vit loin du bruit des hommes, comme replié sur lui-même, parmi les héros de légende et les princesses chimériques qui peuplent son imagination. L'envoyé spécial, si l'on peut ainsi dire, du comté belge, M. Gérard Harry, s'installa près de lui à Nice, et prit, à l'insu de son hôte, des renseignements affectueux durant une semaine. Un soir, M. Maurice Maeterlinck, qui aime la bonté romaine que l'effacement, murmura: "Oui", vaincu. Alois M. Gérard Harry, radieux et tremblant à la crainte qu'il ne se ravisa, courut au télégraphe pour annoncer l'heureuse nouvelle à ses amis de Bruxelles, et par prudence ne revint jamais.

C'est Mme Georgette Leblanc qui s'est chargée de ce qu'il reste à faire, à savoir d'obtenir que cette difficile promesse soit tenue par son mari, et c'est elle qui vient d'arriver à Paris, préparant les voies et assurant le programme, afin que M. Maurice Maeterlinck n'ait à quitter Nice, où il est en core, qu'un dernier moment, et à gagner Bruxelles sans s'arrêter à Paris. L'activité souriante et la belle grâce de Mme Georgette Leblanc ont continué d'accomplir des miracles de dévouement. E le tous le dit un jour, et nous le répétâmes hier: dans le ménage, c'est toujours elle qui va aux provisions.

M. Maurice Maeterlinck n'est pas allé en Amérique, lorsque Mme Georgette Leblanc y fut, cet hiver. Lorsque j'ai demandé quel fut le motif de cette séparation, Mme Georgette Leblanc m'a tout de suite répondu: — Parce que j'avais la quasi-certitude de faire naufrage sur "Olympic" ou le "Titanic", et que pour rien au monde, je n'aurais voulu exposer un être cher à l'immense danger que je savais courir. Oui, je croyais, en me remettant aux mains, cependant expertes, du capitaine Smith, qui commandait le "Titanic", que j'allais au naufrage. Et je lui dis: —

Cependant Mme Georgette Leblanc s'embarqua pour l'Amérique, sur "Olympic", en décembre dernier, et j'ous les œuvres de son mari avec conférence préliminaire, chants et interprétations dramatiques, et les succès de la grande artiste fut considérable. El

le devait venir de New York seulement à la fin d'avril, sur le "Titanic", effectuant son premier voyage de retour, et l'avait promis au capitaine Smith; mais lassée de son exil, elle avait, d'un mois en retour et revint par un paquebot français. Elle a donc connu le commandant du transatlantique naufragé, et voici son étrange confidence: — J'ai toujours eu la crainte précoce malade de la mer. J'ai toujours redouté la mort dans un naufrage, avec une sorte d'angoisse qui, lorsque je voyage sur l'eau, me hante et suspend presque ma vie. C'est instinctif et effroyable. Je refusai donc longtemps cette série de représentations en Amérique, cependant si séduisantes, par une appréhension folle de la traversée. Enfin je cédai! Et je pris passage sur l'"Olympic". On me présente tout de suite au capitaine Smith qui m'apparut comme un admirable marin, intelligent, brave, averti, et je lui confiai mes terreurs. Il s'en amusa. Il voulait me rassurer, et pour cela me fit lui-même visiter le splendide paquebot dont il était fier et dont il me vantait la solidité, l'élégance, la rapidité, le confort vraiment merveilleux.

Et nous parcourûmes l'im-mense et puisant navire en ses moindres recoins. Il était fort beau, et autour de moi chacun s'y montrait parfaitement en sécurité. Le capitaine souriait à mes terreurs, et ayant fini la visite, me rena sur le pont. Là, il me montra les appareils de sauvetage, et je comptai... seize bateaux! Six bateaux pour plus de 2,000 personnes! Mon effroi se traduisait par cette apostrophe: — Capitaine, vous avez en effet tout prévu, tout ordonné, tout amélioré, tout—sauf le salut de vos passagers. Vous avez organisé la vie, mais vous avez oublié la mort!

Et j'eus l'impression angoissante, tout au long du voyage, qu'un désastre de cette ville flottante serait le terme inévitable d'un tel défilé par les hommes et les éléments. Dans ma cabine, je frissonnais au moindre choc, tremblante, et j'ai vécu chaque nuit les affres du naufrage dont je sentais la fatalité, au balancement du bateau gigantesque. — Il n'est pas vraisemblable que Mme Georgette Leblanc remonte jamais sur un paquebot: le souvenir du capitaine Smith la détourne des grands voyages.

RAOUL AUBRY.

Eloquence coloniale

Extrait d'un discours prononcé par le maire d'Oyapock (Guyane) sur la tombe d'une de ses administrés:

"Messieurs, nous venons de déposer dans le trou le cadavre de Marie Joséphine, veuve Philogène Duchêne. — Elle a enfin succombé dans sa soixante-cinquième année, à la fleur de l'âge, et puisant ses regrets éternels et douloureux de la vie lui servir d'exemple à ses enfants modernes. — Couronnée d'une auréole de gloire et de bonheur, elle est allée rejoindre dans l'éternelle patrie ses aïeux qui lui souriaient et lui tendaient les bras comme des anges cristallisés!

— Recouvrez-vous, messieurs, devant ce saint respect de la mort, car on a beau dire, rien de mortel n'est durable, et allons-nous-en, car pour moi je suis profondément stupéfait de cette mort involontaire. — Vive la France! Vive la République! Vive la Guyane!"

Gregory Raspoutine

C'est le nom d'un paysan sibérien. Il est, en Russie, dans toutes les bouches. Il est porté par un illuminé pareil, par son absence presque totale d'instruction, son fanatisme et l'extraordinaire fascination qu'il exerce, à nombre de sectaires slaves, mookans, doukhorists, skipts, khlystys et autres. L'origine de Raspoutine—ce n'est pas malheureusement pas une chose un trop grand nombre de taskolks—consiste à mêler la débauche à la dévotion. Il fit, pour des faits caractérisés d'immoralité et de sadisme, violemment dénoncé par l'évêque Hermogène et par le moine Ilodore. Ce dernier, comme on sait, passe aussi pour un excentrique. Mais il paraît que les alternatives de faveur et de réprobation auxquelles il a été exposé résultent du triomphe et de l'effacement de certaines influences à la cour ou dans l'entourage immédiat de la cour impériale.

Quoi qu'il en soit, Raspoutine, deux fois condamné et exilé, est, une troisième fois, rentré en grâce... sans qu'on ose nommer trop haut la personne, très haut placée, à laquelle il doit d'être placé, à laquelle il doit d'être placé, à laquelle il doit d'être placé. Le paysan sibérien serait aujourd'hui plus puissant que jamais; ayant subi l'épreuve d'une femme déjà ébranlée par maintes émotions, il aurait hérité de toute la confiance que se partageaient il y a quelques années le trop fameux spiritisme Philippe et le père Jean de Cronstadt. Gregory Raspoutine serait, au seul titre près, le véritable tsar de toutes les Russies.

Nous ne sommes pas en mesure de contrôler ce qu'il y a de vrai dans ces rumeurs. Nous en reproduisons la substance — et combien édulcorée! — parce qu'il s'agit du sujet de toutes les conversations du nord au sud de la Russie et de Varsovie aux confins de la Chine, et aussi parce qu'il révélerait, selon les circonstances, se manifester par des crises à Pinterieur, ou un état de choses dont pourrait être modifiée l'attitude de la Russie au dehors: les discours pacifiques des ministères ne tiennent pas toujours contre les vertiges qu'inspire le fanatisme.

Paderewski dans l'Afrique du Sud.

L'adulation pour les artistes d'Europe n'est pas à la mode dans l'Afrique du Sud. Paderewski, l'illustre pianiste, en revient ulcéré. Il a confié ses impressions à un rédacteur du "Cape Times".

A bord du navire qui le conduisait en Afrique, les inconvenances commencent. Paderewski était un jour en train de laisser doucement couler ses doigts sur le clavier, quand un passager, dont il ne veut pas donner le nom, vint à lui et lui dit avec rudesse: — Dites donc, vous allez finir ce poème, hein!

A Port Elizabeth, plusieurs hommes marchaient derrière moi. Tout à coup l'un d'eux pressa le pas, me rejoignit, et me saisissant par le revers de mon paletot, me dit en me regardant sous le nez: — Vous êtes Paderewski, n'est-ce pas?

Puis le malotru et ses amis éclatèrent de rire. — Le "Pretoria News" publie une lettre ouverte dans laquelle on lit ceci: — Qu'avez-vous fait pour l'hu-

PETITES CURIOSITES

Il est faux que les pays basaux n'aient pas d'histoire. Car Arny-le-Duc est une petite ville qui passait pour heurtée: et il vient de lui arriver l'histoire la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Arny-le-Duc est un chef-lieu de canton du département de la Côte-d'Or, situé à trente-quatre kilomètres de Beaune, et qu'habite (c'est du moins la statistique qui l'affirme) 2,782 personnes. Ce chef-lieu de canton a un collège, et qui prospère durant d'assez longues années. Le collège d'Arny-le-Duc ne prospère plus. Pourquoi? On n'en sait rien. Ce qu'on sait, et cela est à la fois lamentable et d'une prodigieuse drôlerie, c'est que peu à peu le collège d'Arny-le-Duc s'est vidé; et si exactement qu'il y a quelques semaines on n'y rencontrait plus qu'un "principal", quatre ou cinq professeurs inoccupés, et le portier proposé aux besognes domestiques de la maison. Plus un élève.

W. T. Stead et Cecil Rhodes.

M. Finot, qui fut un des intimes de Stead, consacre dans la "Revue" un très intéressant article de souvenirs et de psychologie à celui qu'il appelle "le roi des journalistes et le meilleur des hommes". Confiant et conseiller de plusieurs souverains, l'ardent apôtre qui devait périr dans la catastrophe du "Titanic", avait un intérêt à ses idées généreuses jusqu'à des hommes éminemment pratiques et positifs comme Cecil Rhodes, le Napoléon du Cap. Un jour, Stead, de passage à Paris, fait irruption dans le cabinet de M. Finot et lui dit braguement: "Will you go with me to hell? Voulez-vous descendre avec moi dans l'enfer? Cet enfer, dans le langage biblique qui lui était familier, était un journal mondial au platé deux jours gigantesques qu'il s'agissait de fonder à Londres et Paris. Cecil Rhodes, peu de temps auparavant, avait demandé à Stead: "Que feriez-vous, si vous étiez à la tête d'un million de livres?" Stead avait répondu qu'il créerait aussitôt dix organes absolument indépendants, indépendants de leurs abonnés, de leurs lecteurs, de la publicité, de la finance, des gouvernements et du diable lui-même. "Faites vos deux journaux, avait dit Cecil Rhodes. Je tiens à votre disposition 25 millions de francs." Stead s'occupait déjà d'organiser l'effort, lorsque éclata la guerre du Transvaal. Elle lui causa une tristesse indignée. Lui qui adorait sa patrie, il la voulait plus juste encore que grande. Dès qu'il s'aperçut que derrière le maudit Chamberlain se trouvait le Napoléon du Cap, il hésita pas à se séparer de son puissant ami. "Cecil Rhodes, écrivait-il à M. Finot, n'est pas un homme d'une moralité achevée. Ce qu'il lui faut, c'est une année de "hard labour". Ré réfléchissant dans une prison sur sa vie et les problèmes de l'existence, il deviendra un homme parfait." Et, tranquillement, le journaliste publiait dans la "Review of Reviews" un article qui amenait une rupture complète avec son protecteur. En obéissant ainsi à la voix de sa conscience, Stead s'immolait pas seulement son rêve d'un grand journal humain, il détruisait du même coup l'une des plus alléchantes perspectives qui avaient jamais souri à un être d'énergie, car il savait que Cecil Rhodes, vieux garçon, sans aucune attache de famille, songerait alors à lui léguer toute sa fortune (soit un six cents millions) pour la réalisation des idées qui lui étaient chères.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLÉANS

Trois Editions Distinctes: Édition Quotidienne, Édition Hebdomadaire, Édition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE. ÉDITION QUOTIDIENNE. Pour les États-Unis, port compris: \$11.00. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: \$15.00. ÉDITION HEBDOMADAIRE. Paraissant le Samedi matin. Pour les États-Unis, port compris: \$2.00. Pour le Mexique, le Canada et l'Étranger, port compris: \$3.00.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

Par ELY MONTLEZIC

GRAND ROMAN INÉDIT

Chasseur Mandit

— Seulement — le Breton se gratta la tête, cherchant une raison prétextuelle — seulement, si tu cries, nous sommes fâchés. Tu n'as pas le droit de te lever. Parce que je suis un ami de ton papa, moi, un vrai... et que... et que... Caradeo s'interrompt. Il était déjà au bout de son rouleau. Les inventions... les menigances... il s'en tirait fort mal. Agr, tant qu'on voulait... penser, tant! Il ne savait guère. Heureusement que bientôt le maître serait de retour, et qu'il suppléerait à l'absence d'initiative de son serviteur. En attendant, il fallait distraire ce montard, afin d'empêcher ses cris. Car, pour ce qui est de la brutalité, il ne pouvait s'y résoudre. — Ça m'a bien assez fait mal au cœur de lui fermer son petit bec avec mon gros foie, se prit à maugréer le Breton. Pauvre gars! c'est misère comme tout... A force de chercher dans sa caboche, il finit par trouver ce qu'il fallait, c'est-à-dire des histoires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires.

Caradeo ressuscita pour son petit auditoire toutes les légendes bretonnes, et Dieu sait s'il y en a. Les farfadets, les korrigans, dansèrent pour lui sur la laudé, à minuit, leurs rondes endiablées. René ouvrit de grands yeux attentifs et charmés. Ensuite, on fit la dinette avec énormément de friandises, ensuite les histoires recommencèrent, tandis qu'Yvon fabriquait avec des coquilles de noix toute une suite en miniature. Le nuit vint, le marchand de sable passa... l'enfant s'endormit... Alors, sans le dévêtrir, Caradeo l'étendit sur son propre lit, le couvrit avec soin et s'assit à côté de lui... Au matin, arriva la dépêche de son maître. Profitant du sommeil de René, et quoique à contre-cœur, il lui remit le fameux foie. — Faut pas que tu fasses ça! mon petit gars, murmura-t-il en manière d'excesse. Sans ça les voisins pourraient l'entendre et Monsieur serait fâché. Mais je revendrai bientôt, et on sera encore une paire d'amis, nous deux... Il partit pour la gare du Nord, il conduisit son maître, Jacques et François, avenue du Bois-de-Bontogne, puis il ramena le comte de Vaudrenil-Lesaignes rue d'Anjou. — Où est ton prisonnier? interrogea celui-ci quand il eut

réintégré son baron. — Dans ma chambre, monsieur, et même, je vas, si vous le permettez, lui donner son déjeuner, vu qu'il n'a rien pris depuis hier soir. — Oui, va, consentit Robert. Mais, comme Yvon ouvrait la porte, il le rappela: — Non, dit-il, laisse-le; remplis d'essence le réservoir et prépare l'auto; nous allons aux Chartrettes. — Tout de suite! — Tout de suite! — Et déjeuner! Monsieur ne mange pas! Vaudrenil fit une moue d'insouciance. — Manger? Est-ce qu'on mange? L'esprit nourrit le corps... L'esprit est tout, le corps n'est rien... L'esprit rayonne et plane, le corps s'alourdit dans la fange. Va, te dis-je, nous allons partir. Je suis maître de la Morliède... je retourne à mon domaine, j'y veux entrer en triomphateur. Yvon contemplant son maître avec stupéur. Depuis des années, vivant sans cesse à ses côtés, il le connaissait parfaitement, ou du moins croyait le connaître. Il l'avait vu sombre, terrible, joyeux, il l'avait vu en proie aux accès du mal sacré, du mal terrible; jamais il ne lui était apparu comme en ce moment. Pourquoi ses yeux avaient-ils cette expression bizarre? pour-

quoi cette exaltation, ces propos incohérents? — Yvon commença à me fêler le tracé pense le Breton. Y me regarde, ma fine, comme si que je serais un monton et lui un loop... Y a donc quelque chose de cassé dans ses affaires? — Eh bien! Tu n'as pas encore parti? fit Vaudrenil. Caradeo baissa la tête. — C'est que... je vas vous dire, monsieur... Le petit gars, quel donc qu'on va en faire? — On l'emmène à Paris! — Son papa, va-t-il bientôt le prendre? Robert parut chercher un instant. Puis il s'écria: — Son père? Ah! oui! Son père, son père... Ne sais-tu pas, triple imbécile, qu'il va se joindre à nous sous peu? Ces mots rassurèrent le serviteur. Il disparut. Une fois seul, son maître se mit à arpenter la pièce comme il en avait l'habitude. Mais d'une étrange manière. Il faisait trois pas rapides, s'arrêtait brusquement, regardait à ses pieds, levait la tête ensuite, respirait avec force, en traçant dans l'air des signes incompréhensibles. — Fais le marmouset à la manière des dévotés réclant leur rosaire, et il recommencerait son manège. Cela dura jusqu'au retour d'Yvon. — Tout est prêt, monsieur,

Remé se laisse donc bâillonner une fois encore, mais Caradeo s'arrangea en sorte de se serrer trop fort; son cœur, son esprit, son corps, son âme, se débattaient devant cette innocente. Assis, recroquevillé plat dans un angle de la limousine, fils de Jacques Saint-Oyas vit avec un effroi indicible, l'homme au capuchon s'installer près de lui. On partit. Le voyage eut un incident, sauf que tout le long de la route, Robert contait ses signes baroques et ses marmousettes. Aux Chartrettes, il prit le même dans ses grands bras pauvres petit, et l'emporta. Caradeo supposait qu'on allait l'emmener là haut, mais à sa surprise étonnée, il vit son maître prendre le chemin des caves. Saisi d'une terreur panique, René commença à s'agiter. — Tais-toi! commanda. Va dretail d'un accent terrible. Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires.

— Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires.

— Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires. — Tu n'as rien de mieux à me proposer, car il était doué d'une imagination ardente, et Dolores, depuis qu'il avait l'âge de la comprendre, Dolores farouchait sa jeune mémoire de récits extraordinaires.